Ami du Clergé du 25 mars 1937

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Pour la fête du Patronage de S. Joseph. — I. Trois exemples à imiter, 145. — II. Le travail, 146.
Le mot du Pasteur. — XXII. *2e Dimanche après Pâques :* Les pâturages du bon Pasteur, 148. — XXIII. *Patronage de S. Joseph :* Le détachement des biens de ce monde, 149.
Les Saints Patrons. — *S. Benoît Joseph Labre, Patron des pèlerins :* Le modèle des pèlerins, 151.
Pour la fête de la Bienh. Marie de Ste-Euphrasie Pelletier. — « Tout est possible à celui qui croit, » 153.
Sermons pour l'Ascension. — I. Les effets bienfaisants de l'espérance, 157.
Les personnages évangéliques. — XCIX. Les bourreaux de Notre-Seigneur, 159.

POUR LA FETE DU PATRONAGE DE S. JOSEPH

I

TROIS EXEMPLES A IMITER

Mes frères,

Durant de longs siècles, S. Joseph est demeuré dans l'oubli, comme s'y était passée sa vie mortelle. Mais un temps est venu où Jésus semble avoir dit à son Père nourricier : « Montez plus haut, quittez ce rang effacé, sortez de cette obscurité dont vous vous enveloppiez si bien sur la terre : voici que je vous ai établi maître sur le monde entier. » Et soudain ces paroles ont amené les fidèles à genoux devant lui et à le reconnaître pour le Patron du monde entier.

En ce jour si glorieux pour lui, je voudrais vous persuader que S. Joseph doit faire fleurir dans notre société chrétienne l'amour du travail, la vie de famille, la soumission à la volonté de Dieu.

Les livres saints nous montrent la famine s'étendant sur la terre, réduisant les peuples aux dernières extrémités, et Jacob appelant ses enfants pour leur dire : « On vend du blé en Egypte, allez, achetez ce qu'il nous faut pour vivre. » (Gen., XLII, 2).

La France fut longtemps cette vieille terre d'Egypte, terre féconde, pays d'abondance, et les peuples disaient à leurs enfants en la leur montrant : « Allez-y chercher de quoi vivre. » Et à l'ombre de la croix, nous leur donnions le pain de chaque jour, le pain de la pensée, pétri de nos mains, toujours offert par notre cœur, et souvent trempé de notre sang. Et nous donnions sans compter, car notre charité était inépuisable, parce que notre foi était invincible et nos espérances impérissables. Oh ! ce n'est pas en vain que nous nous appelions « la fille aînée de l'Eglise. » Pour les autres peuples, quand il s'agissait de les gagner au Christ, nous savions avoir les tendresses infinies de notre Mère. — Et la nuit est venue ; des monstres ont rôdé dans les ténèbres, et la famine s'est étendue sur notre pays, et le peuple criait au roi demandant du pain. « Allez à Joseph, » lui fut-il répondu. Oui, le roi pacifique, le Vicaire de Jésus-Christ nous a dit : « Allez à Joseph, il vous donnera ce qui vous fait défaut, l'amour du travail, la vie de famille où il se développe, la soumission à la volonté de Dieu qui le bénit et le féconde. »

I. — *L'amour du travail*

On n'aime pas le travail. Qui donc se rappelle encore cette parole tombée des lèvres du Très-Haut : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front » ? (Gen., III, 19). C'est vieux, il faut changer cela. Travailler, allons donc ! Une science nouvelle nous enseigne qui nous sommes et ce que nous valons.

Le travail, châtiment ou expiation ! C'est là une légende. Un peuple libre ne travaille pas. Il rit, il s'amuse : nous avons pour nous l'exemple des anciens Romains : « Du pain et des jeux ! » Le riche jouit, le pauvre voudrait jouir aussi. La richesse dit, dans l'épanouissement de son opulence : « Mon âme, tu as de quoi ! Repose-toi, manges, bois, fais bonne chère. » (Luc, XII). « Et moi ? » répond dans une effroyable clameur le pauvre qui est rebuté de travailler, le pauvre à qui vous avez appris qu'il n'y a pas de Dieu, le pauvre impatient d'avoir sa part de jouissance ici-bas, depuis que vous lui avez dit qu'il n'y a pas de ciel. Entendez-le dans ses désirs désormais sans frein. Et l'on a volé, et l'on a pillé, le revolver a jeté de sinistres lueurs, le sang a coulé dans des luttes fratricides...

Au milieu de ces scènes de désolation, S. Joseph, du sommet de l'Eglise, nous a été montré ouvrier, soumis à la loi du travail, ayant auprès de lui Jésus ouvrier; et les peuples étonnés se demandaient : « Est-ce que ce n'est pas le charpentier et le fils du charpentier ? » (Mt., XIII, 55). Voyez-le, il travaille ; il est le Patron des travailleurs. Allez à lui : dans le silence de la maison de Nazareth vous trouverez Jésus, Marie, Joseph, et chacun travaille, parce que telle est la volonté d'En-Haut.

Oh ! vous qui repoussez le travail comme une expiation, allez donc à Joseph ; et comme lui vous apprendrez à travailler sur la terre pour le ciel. Anges de Nazareth, parcourez le monde, surtout notre pays de France, et devant S. Joseph ouvrier, Patron de tous ceux qui travaillent, que tous fléchissent le genou, et que chacun sache qu'il est établi protecteur de toute la terre ! *Ut omnes coram eo genu flecterent et præpositum esse scirent universæ terræ.* (Gen., XLI, 43).

II. — *La vie de famille*

La vie de famille a disparu de notre société, et cependant elle est le sanctuaire béni où doit fleurir, à l'ombre de la croix, l'amour du travail. Au ciel, le Père, le Fils et le Saint-Esprit forment l'adorable Trinité, famille divine unie par un incomparable lien, dans laquelle tout est commun, où tout est vie, lumière, ordre, bonheur et tranquillité.

M. f., lorsque Dieu créa l'homme, il prit un peu de terre et l'animant d'un souffle de son éternité, il le fit à son image et à sa ressemblance. Lorsqu'il institua la famille, il la fonda en associant également Adam et Eve à l'image et à la ressemblance de la sainte et indivisible Trinité.

Qu'avons-nous fait de cette image ? Qu'est devenue cette ressemblance ? — L'amour de Dieu devait être le soleil de la famille ; nous l'avons éteint, et les ténèbres ont enseveli le foyer domestique. — L'amour du travail devait en être le lien, mainte-

nant l'homme et la femme dans un effort constant vers un but commun ; et nous avons brisé ce lien, et le désordre s'est fait. A la loi du travail nous avons substitué le plaisir : l'esprit de dévouement s'en est allé, et l'égoïsme s'est établi comme un hôte de malheur sur les ruines du sacrifice. — Dieu avait dit : « Ils seront deux en une seule chair. » (Gen., II, 24). Mais cet accord s'est violemment rompu ; pareil au prodigue de l'Evangile, chacun a voulu réclamer sa part ; et chacun est parti pour une terre lointaine, la région où l'on n'aime plus, où il n'y a plus de doux souvenirs. Là. les joies sont rares et solitaires, parce qu'elles ne se doublent pas en se partageant ; le travail devient amer, parce qu'il n'est plus le fruit d'un effort commun ; la souffrance se fait accablante, parce qu'il faut en soutenir seul le tragique fardeau. A cette école de division, sinon de discorde intestine, l'enfance a vite désappris le respect et l'obéissance ; pendant que son père et sa mère maudissent leurs serments ou bien outragent la foi jurée, lui aussi maudit le jour où il est né, triste fruit d'une union qui n'existe déjà plus.

Ah ! si dans cette nuit qui s'est faite autour du foyer, au sein du foyer lui-même, on n'a plus la force de regarder le ciel et d'y chercher l'adorable Unité dans la Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, écoutez la voix qui vous dit : « Allez à Joseph. » Il n'est pas seul : Jésus, Marie, Joseph, modèle admirable de la famille chrétienne ! Vous les trouverez réunis à Bethléem, dans une étable ouverte à tous les vents, il est vrai, mais la joie y règne, et les anges y chantent les cantiques du ciel. Jésus, Marie, Joseph, vous les retrouverez à Nazareth, dans un atelier, mais pas un murmure n'attristera votre oreille, parce que, sous le regard de Dieu, chacun y travaille avec amour.

Oh ! prenez garde ! si le ciel du foyer domestique s'est assombri, n'est-ce point parce que l'on a éloigné, peut-être chassé Jésus ? Anges de Bethléem, anges de Nazareth, allez à travers toutes les familles, portez-leur le secret de la vie ; montrez-leur Joseph assis au foyer, entre Jésus et Marie, modèle radieux de la vie de famille, et que chacun fléchisse le genou devant lui, sachant qu'il est établi Patron de toute la terre.

III. — *Soumission à la volonté de Dieu*

Sur le berceau de l'Enfant-Dieu, au premier foyer domestique, quand ils étaient là réunis, Jésus, Marie, Joseph, les anges ont chanté : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et sur la terre paix aux hommes de bonne volonté. » Sur terre comme au ciel, soumission à la sainte volonté de Dieu. La volonté de Dieu : Joseph en fit la règle de sa conduite et la loi de sa vie, comme s'il pressentait l'enseignement de Jésus : « Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. »

Nous aussi, m. f., ne cessons de soumettre notre vie à la volonté de Dieu. Prenons-y garde : au règne de Dieu, des méchants ont su substituer leur règne, et leur volonté à sa volonté. Ils font entendre de grands mots, ils exaltent nos droits, oubliant nos devoirs ; ils ont parlé de l'avènement des nouvelles couches sociales, d'un ordre nouveau, comme ils disent, et par-dessus tout ils ont célébré le règne de la matière. La terre et le temps, voilà désormais le tout de l'homme ! Et pour en faire la conquête, ils lui ont dit : « Aie confiance en toi-même, en tes forces, en ton industrie, en tes machines, » et chacun se dit fier et satisfait. Et ils ont chassé Dieu, et Dieu s'est retiré loin, bien loin ; mais quel vide il a laissé ! Le châtiment s'est vite appesanti. Sur le seuil de cette société sans Dieu, notre plus cruel ennemi s'est dressé, se chargeant d'inscrire en lettres de sang et de feu une épouvantable devise : « La force prime le droit. »

Sur ces misérables révoltés, la voix de l'Eglise a retenti : « Allez à Joseph, » et sa douce image nous est apparue comme le modèle de la parfaite soumission à la volonté de Dieu. Soit qu'averti en songe il n'hésite plus à prendre Marie pour épouse, soit que se pliant à la loi romaine il vienne se faire inscrire à Bethléem, soit que sur la parole de l'ange il se réfugie en Egypte avec Jésus et Marie pour laisser passer le vent de la persécution, soit que, sur un avis d'En-haut, il retourne à Nazareth gagner le pain de la Sainte Famille, partout et toujours Joseph se montre bien le premier chef de la famille chrétienne, soumis en tout à la volonté de Dieu.

* *

Le vieux patriarche Jacob disait à son lit de mort : « Que les bénédictions de ton père, confirmées par les bénédictions de tes ancêtres, reposent sur ta tête, ô Joseph ! » (Gen., XLIX, 26). Son vœu a été exaucé, sa prophétie s'est vérifiée. Le Vicaire de Jésus-Christ a vraiment rassemblé toutes les bénédictions divines et les a fixées sur la tête de S. Joseph, et Jésus a dit par la bouche de son Pontife : « Voilà que je vous ai établi prince de toute la terre. »

O S. Joseph ! nous saluons en vous l'héritier des anciens patriarches ; vous les surpassez tous. Vous êtes notre Patron, le Patron de l'Eglise universelle : acceptez-en l'honneur et la charge. Montrez-vous tel : que tous courbent le genou devant vous, sachant que vous êtes vraiment préposé à notre garde. Qu'on le sache bien, et surtout qu'on le comprenne, car nous aussi nous souffrons de la famine et nous vous disons : « Faut-il donc mourir sous vos yeux? Nous vous appartenons, nous et notre pays. Notre salut est entre vos mains. » (Gen., XLVII, 25). Protégez-nous, sauvez-nous ! « Jetez sur nous un regard favorable et avec joie nous servirons le Roi du ciel. » Ainsi soit-il.

II

LE TRAVAIL

Mes frères,

La question du travail intéresse au plus haut point notre bonheur en ce monde et en l'autre. Elle touche aussi à tous les plus grands intérêts de la famille et de l'ordre social. Nul n'est ici-bas pour ne rien faire, et la Providence qui gouverne tout, même les plus petites choses, et à plus forte raison les grandes, a voulu qu'il y eût un travail, un ordre de fonctions quelconque pour chacun de nous, selon les différents états de ce monde. Les graves et profondes considérations que je dois vous présenter sur ce sujet méritent l'attention la plus sérieuse.

I

Homo nascitur ad laborem sicut avis ad volatum (Job, V, 7). L'homme est tellement né pour travailler, que vivre sans travailler, ce n'est pas seulement vivre hors des conditions de la nature humaine : c'est éteindre, étouffer, anéantir la vie en soi ; c'est

ne pas vivre. Qu'on ne s'y trompe point : la parole de Job en sa simplicité cache un sens très profond. Oui, l'homme est né pour le travail, c'est-à-dire pour l'action ; car on ne vit, on n'est quelque chose que par ce qu'on fait ; quiconque ne fait rien, n'est rien et ne sera jamais rien.

Je ne viens point dire ici quelles sont les douceurs du travail et quel bonheur il procure à ceux qui l'aiment ; je ne viens point dire ici quelle protection il offre à la vertu et comment il la garde ; je ne dirai même point son influence sur le caractère et quelle force il lui communique. Je ne veux dire ici qu'une seule chose : c'est que le travail est la condition nécessaire de la vie pour tout homme venant en ce monde.

C'est sa vocation essentielle : riche ou pauvre, il doit la remplir. Les pauvres ne le contestent guère ; mais trop souvent ils en murmurent et font de leur mieux pour y échapper. Ceux qui ne sont point pauvres et qui n'ont pas besoin de travailler pour gagner leur vie, ne comprennent pas assez qu'ils en ont besoin pour conserver et développer les talents qu'ils ont reçus de Dieu. Toutes les grandes facultés de l'âme et les facultés corporelles elles-mêmes sont des puissances actives qui demandent le travail ; les condamner à l'inertie, c'est les avilir, les dégrader, les anéantir. Toutes les forces physiques, intellectuelles et morales de l'homme, qui grandissent à mesure qu'on les exerce par le travail, tombent et dépérissent dès qu'on les laisse languir dans l'oisiveté; en sorte que quiconque ne fait rien en ce monde, fait le mal par cela même ; car il se déprave et se ruine lui-même.

Bossuet ne craignait pas de donner ces fortes leçons au fils de Louis XIV : « Ce n'est pas inutilement, disait-il à ce jeune prince, que Dieu vous a donné l'intelligence et toutes ces nobles facultés qui vous éclairent et à l'aide desquelles vous pouvez rappeler le passé, connaître le présent, prévoir l'avenir. Quiconque ne daignera pas mettre à profit les dons du ciel, c'est une nécessité qu'il ait Dieu et les hommes pour ennemis. Car il ne faut pas s'attendre, ou que les hommes respectent celui qui méprise ce qui le fait homme, ou que Dieu protège celui qui ne fait aucun état de ses dons les plus excellents. Si vous n'exercez pas votre esprit, il s'engourdira, il tombera dans une espèce de léthargie. Alors il s'élèvera en vous de honteuses passions, alors l'amour du plaisir et la colère vous porteront à toute sorte de crimes. »

Quoi qu'on puisse dire de l'inclination de l'homme à l'oisiveté et quelle que soit la paresse naturelle de son caractère et de son esprit, tous, riches ou pauvres, sont appelés à faire ici-bas quelque chose ; le travail et l'activité sont une condition essentielle de la vie et un besoin de la nature humaine. Et par une admirable économie de la Providence, toute créature se satisfait en usant de ses forces ; l'âme se plaît au jeu de ses facultés, elle jouit de ce qu'elle peut, en sorte qu'elle trouve son repos véritable dans le travail même.

Aussi, n'est-ce pas seulement après que l'homme fut devenu coupable et pécheur que le travail lui fut imposé comme une loi ; le travail, même dans le séjour de l'innocence, fut une des conditions de son bonheur, de sa dignité, de son existence. Bientôt, il est vrai, le travail, qui ne devait être pour lui que le charme et l'ornement de sa vie, devint une partie de son châtiment ; bientôt fut prononcé contre lui cet arrêt de la justice divine qui le poursuit dans sa postérité : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton visage : *in sudore vultus tui vesceris pane.* » Mais bientôt aussi une volonté miséricordieuse fait en sorte que le châtiment répare la faute, et dans l'humiliation courageusement subie, l'homme trouve une grandeur nouvelle. En fécondant la terre de ses sueurs, comme le soleil la fertilise de ses rayons de feu, il rentre dans l'ordre régulier de l'univers.

Après de si fortes raisons, de si religieux motifs, j'ai bien le droit de dire à tous ceux qui veulent être quelque chose en ce monde sans rien faire : toutes les lois morales et sociales, toutes les lois naturelles s'y opposent. L'oisiveté, c'est la ruine inévitable de toutes les facultés, qui demandent une culture, c'est-à-dire un travail continuel, pour se développer.

S. Augustin remarque trois espèces de travaux dont les qualités sont bien contraires. Dieu agit sans cesse dans l'univers, non par nécessité, mais par un mouvement de sa bonté, pour donner l'être aux créatures ; et c'est une preuve de sa puissance et de sa gloire. Adam cultivait le Paradis terrestre pour occuper son esprit en exerçant son corps ; et c'était une marque de sa vertu. Enfin, Dieu a condamné l'homme au travail, comme un châtiment de sa désobéissance, en sorte que nous avons tous contracté, en naissant dans le péché, une obligation particulière qui nous assujettit au travail. Ainsi, Dieu prétendit faire une loi générale qui comprend toute la postérité d'Adam, sans distinction de naissance et de fortune ; car sa justice distributive, étant incapable de faire entre les hommes d'autre discernement que celui de l'innocence et du péché, a voulu que la malédiction fût commune à tous les hommes, puisqu'ils naissent tous dans le péché.

C'est pourquoi le chrétien, agissant par ce principe de foi, accepte le travail en esprit de pénitence, comme un moyen de réparation envers la justice de Dieu que nous avons offensé par le péché, parce qu'il sait bien que c'est la première peine de son péché et la principale partie de la pénitence et de la satisfaction dont Dieu nous a chargés d'être les exécuteurs volontaires contre nous-mêmes.

Ni les richesses, ni les plus hautes dignités ne dispensent de l'obligation du travail, parce qu'elles ne peuvent effacer la tache de notre commune origine. C'est un ordre rigoureux que tout homme est obligé de subir, et dont il n'est permis à personne de se dispenser. L'obligation du travail tient le même rang dans les décrets divins que la nécessité de la mort. Le Seigneur traita d'insensé ce riche de l'Evangile qui se promettait de se reposer dans l'abondance des biens qu'il avait amassés, et lui fit entendre que pour l'homme sur la terre il n'y a que deux partis à prendre : le travail ou la mort, et que puisqu'il renonçait au premier, il fallait se résoudre au second et mourir dès la nuit prochaine.

Et nous devons admirer une nouvelle marque de la bonté de Dieu jusque dans la sévérité de sa justice. Car non seulement il accepte notre application au travail comme une peine satisfactoire, mais il en a fait aussi un moyen de préservation, pour servir de remède à notre faiblesse. Quand l'Esprit-Saint ne l'aurait pas dit, l'expérience suffirait à démontrer que l'oisiveté est la maîtresse de tous les vices : *multam malitiam docuit otiositas.* Elle a fait périr les héros du peuple de Dieu : vous n'êtes pas plus saints que David, ni plus sages que Salomon, ni plus forts que Samson, et vous n'avez pas moins à

craindre de vous laisser corrompre dans la douceur du repos.

Ces réflexions d'un ordre supérieur sont nécessaires surtout à ceux qui, à cause de l'abondance où ils naissent, sont plus exposés que personne à tomber dans les désordres de la paresse. Le besoin stimule assez les autres hommes et les sollicite sans cesse au travail.

Mais il importe de le remarquer, il n'y a pas que le travail physique, le travail du corps. Il y a le travail de l'esprit, qui est souvent nécessaire pour préparer le premier. Avant que le maçon construise une maison, il a fallu que l'intelligence de l'architecte en conçoive le plan. Toutes les machines que vous utilisez ont été créées d'abord par le cerveau d'un chercheur ; vous n'auriez pas votre appareil de T. S. F. sans les patientes recherches de Branly ou de Marconi. Les articles du journal que vous lisez sont sortis de la pensée des rédacteurs avant d'être imprimés. — Et ce travail de l'esprit, quelles richesses il peut produire, quels bienfaits pour l'humanité ! Songez, par exemple, à Pasteur découvrant le vaccin contre la rage. — J'ajoute enfin qu'il n'est pas moins épuisant que le travail du corps : demandez-le à vos enfants qui préparent des examens, depuis le certificat d'études jusqu'aux concours des différentes carrières...

II

Le travail n'est pas seulement la loi naturelle, morale et religieuse de l'homme ; c'est aussi la loi sociale de l'humanité.

Nul n'est ici-bas pour ne rien faire, parce que nul n'est fait pour être inutile à ses semblables. L'égoïsme ne saurait être la loi ni de la société domestique qui est la famille, ni de la société temporelle qui est l'Etat, ni de la grande société spirituelle qui se nomme l'Eglise. On se doit le travail à soi-même, mais on le doit aussi à ses semblables, et il ne vous est pas permis de profiter du travail de vos frères, sans leur offrir en échange quelques services à votre tour. Celui qui ensevelit indignement sa vie dans un repos inutile, et qui se considère comme le centre immobile du mouvement universel qui met tout en activité autour de lui, ajoute au tort qu'il se fait à lui-même celui d'une coupable inhumanité envers ses frères.

On doit le travail à ses parents, à ses enfants, à sa famille, à sa patrie. C'est l'oisiveté qui laisse échapper des mains de tant d'héritiers indignes le patrimoine de richesse et d'honneur qu'ils avaient reçu de leurs pères ; c'est l'oisiveté qui mine sourdement et fait écrouler les fortunes établies en apparence sur les plus solides fondements, et prépare au fils d'un père riche et considéré la misère, la ruine et le mépris. Ainsi, ne rien faire, au simple point de vue matériel, c'est l'anéantissement de la propriété.

D'ailleurs, toute condition dans le monde est sujette à certains devoirs dont l'accomplissement demande du travail et de la peine, parce qu'il n'en est aucune dont la profession ne soit attachée à une règle invariable, à un certain ordre qu'il faut observer. Or tout ce qui porte ce caractère du devoir est un travail pour l'homme, qui l'assujettit et le fatigue. Ainsi, quoique les occupations soient différentes, selon la nature des diverses professions qu'exigent l'ordre et les besoins de la société, la loi universelle du travail est établie pour toutes les conditions sociales.

Et plus une condition est élevée, plus est lourde la charge, plus sont graves les obligations qu'elle impose. Tel est l'ordre établi par la sagesse de Dieu qui voulut, par cette juste compensation, mettre un frein à l'ambition des hommes qui aspirent aux grandes fortunes et préserver de la vanité et de l'orgueil ceux qui sont revêtus des plus hautes dignités, par la considération de ce que ces conditions honorables ont de pénible devant Dieu, puisque plus on est grand, plus on a d'obligations dont on ne peut s'acquitter que par un travail assidu. Il n'y a donc point de profession où l'oisiveté ne soit un crime ; et plus un homme est grand, plus il est coupable quand il néglige ses devoirs, parce que sa négligence porte un plus grave préjudice à la société.

Vivre dans sa profession sans le travail qui lui est propre, c'est renverser l'ordre des choses, qui veut qu'on ne se livre au repos que pour se mettre en état de mieux remplir ses devoirs. C'est être infidèle à la Providence, qui ne veut pas qu'on sépare les travaux et les soins, des profits et des honneurs qui en dépendent. Enfin, c'est engager sa conscience et s'exposer au malheur de la réprobation éternelle ; car, si dans le monde on n'arrive à rien sans le travail, pouvons-nous espérer la récompense éternelle, sans avoir mérité le salaire que le père de famille n'a distribué qu'aux ouvriers qui ont travaillé dans sa vigne ?

* *

Concluons, m. f. Chacun ici-bas a quelque chose à faire, une place à tenir, un but à atteindre, un travail à accomplir. Le travail, qui est l'occupation de l'homme, est aussi sa force et sa gloire. Sans le travail, sans l'application, nul ne peut être rien ni en ce monde, ni dans l'autre. Dieu et les hommes méprisent, repoussent comme un être inutile, celui qui ne fait rien, qui ne sert à rien. « Qui ne travaille pas, dit S. Paul, n'a pas le droit de manger. » (II Thess., III, 10). La sentence est sévère ; évitons-la, travaillons. Ainsi soit-il.

LE MOT DU PASTEUR

XXII

2e Dimanche après Pâques

LES PATURAGES DU BON PASTEUR

Mes frères,

Aujourd'hui, dans l'évangile, l'Eglise nous montre le Sauveur sous l'aimable figure du Bon Pasteur : « Je suis le bon pasteur. » Au vrai, il est notre pasteur, nous sommes ses brebis. Il nous conduit dans de fertiles pâturages. Quels sont ces pâturages ? C'est sa doctrine ; ce sont ses sacrements.

I. — *Sa doctrine*

Par sa doctrine Jésus-Christ nous indique les vérités à croire.

M. f., nous réclamons la lumière de la vérité. Que ne faisons-nous pas pour nous instruire ? Nous parcourons dans tous les sens le domaine des lettres, des sciences et des arts. Nous avons faim et soif de savoir.

Mais quelles sont les choses qu'il nous est plus nécessaire de connaître ? Sont-ce les animaux qui nous entourent, les plantes que nous foulons aux

pieds, les astres qui roulent sur notre tête ? Est-ce l'agriculture, l'industrie, le commerce ? — Non. D'abord et avant tout, il importe d'être éclairé sur Dieu, auteur de la nature, et sur l'homme, roi de la création.

Si vous demandez au Sauveur : « Qu'est-ce que Dieu ? » il vous répond en vous racontant à toutes les pages de l'Evangile, dans des maximes sublimes ou de charmantes paraboles, les attributs de la divinité : sa paternité, sa puissance, sa sagesse, sa justice, sa miséricorde. Il vous dévoile la Sainte Trinité, l'Incarnation, la Rédemption, la vie surnaturelle de la grâce et la gloire éternelle qui en est le fruit. Il se plaît à vous expliquer la Providence divine. « Dieu, vous dit-il, veille sur nous, sur tous les êtres, même sur les passereaux ; il pourvoit à tous les besoins de ses créatures, et pas un cheveu ne tombe de notre tête sans la permission de notre Père du ciel. »

Si nous demandons au Sauveur : « Qu'est-ce que l'homme ? » il nous répond en nous révélant notre origine. Il nous dit que tous nous avons le même Père qui est dans les cieux, que nous sommes tous sortis du même berceau sur la terre, que tous nous avons péché en Adam et que lui, le Fils de Dieu, nous a tous rachetés ; que nous sommes des créatures composées d'un corps et d'une âme spirituelle, libre, immortelle.

Il apprend à vos esprits inquiets quelque chose des mystères d'outre-tombe. Il nous dit qu'à notre mort nous serons jugés ; que notre corps ressuscitera à la fin du monde, et qu'il y aura un jugement dernier et général où les hommes seront partagés en deux catégories : les bons et les méchants ; les premiers seront admis à la vision et à la possession de Dieu, les seconds seront à jamais séparés de Dieu ; que notre vie de l'au-delà est une vie définitive, une vie éternelle au ciel comme en enfer.

Et cette doctrine sur Dieu et sur l'homme, Notre-Seigneur la rend accessible à toutes les intelligences et jusque à celle des petits enfants.

De plus, par sa doctrine le Sauveur nous indique les préceptes directeurs de notre conduite. Ces préceptes sont à la portée de tous les esprits : l'ignorant les trouve simples et les comprend ; le savant admire leur fécondité, leur profondeur.

Que nous ordonnent ces préceptes ? Envers Dieu, ils nous prescrivent de l'adorer de tout notre cœur, de toute notre âme, de toutes nos forces. Envers le prochain, ils nous enjoignent d'observer une justice rigoureuse, de l'aimer d'une charité réelle, universelle, qui s'étende même aux ennemis.

Envers la société, ces préceptes entretiennent l'amour mutuel entre les époux et promulguent les devoirs des enfants harmonisés avec les devoirs du père et de la mère ; ils recommandent aux maîtres la bonté à l'égard de leurs serviteurs, à ceux-ci la soumission à leurs maîtres ; ils assurent l'ordre et la tranquillité dans la société civile, en représentant comme ministres de Dieu ceux qui gouvernent, et en commandant aux sujets le respect et l'obéissance.

Envers nous-mêmes, ces préceptes nous dictent la lutte contre les passions, la fuite du mal, dont ils interdisent même le désir et la pensée. Et pour ceux qui sentent en eux des aspirations vers une perfection plus grande, ces préceptes les invitent à la pratique des conseils, qui se résument dans la pauvreté volontaire, l'obéissance absolue, la chasteté parfaite.

M. f., venez à Jésus-Christ, venez vous nourrir dans les abondants et riches pâturages du Sauveur.

Mais le bon Pasteur a laissé ici-bas autre chose que sa doctrine : il a laissé ses sacrements.

II. — *Ses sacrements*

M. f., quand un général veut conduire son armée à la victoire, il ne l'abandonne pas au hasard à travers des régions inconnues. D'avance il a tout prévu et tout préparé. Rien n'a été oublié, ni les vivres, ni les munitions pour les combattants, ni les secours pour les blessés, ni les moyens de ressaisir la victoire si elle se trouvait compromise par une défaite momentanée. Jésus-Christ a pourvu son armée mieux que ne sauraient le faire les plus grands capitaines. Du berceau à la tombe notre vie est protégée et approvisionnée par les sacrements.

Vous le savez : les sacrements sont au nombre de sept. Ils sont accommodés aux besoins de notre nature.

L'enfant naît, grandit, se nourrit : le Sauveur a institué le Baptême qui installe dans notre âme la vie divine, la Confirmation qui représente sa croissance, l'Eucharistie qui l'alimente.

Cela suffirait s'il n'y avait pas des forces ennemies qui cherchent à nous enlever cette vie divine. Pour la vie du corps il y a les maladies et les remèdes ; pour la vie divine il y a le péché et le sacrement de Pénitence, bain toujours prêt pour effacer les moindres taches, pour rétablir les énergies et restituer à l'âme tous les privilèges de l'innocence sous le nom de vertu. Et, en danger de mort, l'Extrême-Onction qui enlève les dernières traces du péché.

En outre, au point de vue social, l'homme doit donner la vie à d'autres hommes pour que la société dure. Deux sacrements viennent sanctifier ce devoir et fournir la grâce nécessaire : le Mariage, qui assure la perpétuité des chrétiens, et l'Ordre, qui assure la perpétuité du sacerdoce.

Ainsi donc, m. f., par les sacrements la vie du chrétien tout entière est imbibée de bénédictions divines.

Méditez sur ces pâturages plantureux que sont les sacrements. Vous serez émerveillés de la délicatesse de l'action divine, qui pénètre si intimement et si prodigieusement dans les replis de notre âme dans n'importe quelle situation. Il me semble que vous sentirez naître en vous le désir de profiter davantage des sacrements et de les recevoir plus souvent.

Car il est pénible de constater, même chez ceux qui se flattent d'être chrétiens, qu'un bon nombre ne le sont que de nom, puisqu'ils les négligent.

Et utilisant ces moyens, la doctrine et les sacrements, que le bon Pasteur a mis à la disposition de tous, sans aucune distinction de classe, la vie divine non seulement demeurera dans vos âmes, mais elle y coulera à pleins bords.

XXIII

Patronage de S. Joseph

LE DÉTACHEMENT DES BIENS DE CE MONDE

Mes frères,

L'Eglise, non contente d'élever à S. Joseph des autels, d'ériger des confréries et de former des Ordres religieux sous son nom, de lui dédier une fête le 19 mars, en a fait son Patron tout spécial et le solennise aujourd'hui sous ce titre, si glorieux pour lui, si prometteur pour nous, car il nous rappelle

que nous pouvons compter sur la protection efficace de ce grand saint.

Mais cette protection, nous la mériterons d'autant plus que nous aurons imité les vertus dont il nous donne l'exemple. C'est pourquoi mon intention est de diriger aujourd'hui votre réflexion sur son détachement des biens de ce monde et de vous inviter à le pratiquer.

I. — *Détachement des biens de ce monde*

Quand on veut savoir la valeur d'un homme, où regarde-t-on ? Dans son intelligence ? Non. Dans sa volonté ? Pas davantage. On regarde dans son cœur. Si, scrutant le cœur d'un homme, on n'y rencontre que de l'égoïsme, on se détourne de lui et on passe. Mais si l'on y trouve un de ces sentiments magnanimes, un de ces sublimes élans, qui sont l'honneur de l'humanité, on s'arrête et on s'incline avec respect.

Je songeais à cela en parcourant la vie de S. Joseph. Je n'ai donc pas interrogé son intelligence, ni sa volonté ; j'ai interrogé son cœur ; et j'y ai rencontré un grand détachement des biens de ce monde.

A preuve : Hérode cherchait le Sauveur pour le faire périr. Alors un ange apparaît à S. Joseph durant son sommeil, et lui dit : « Vite, prenez l'Enfant et sa Mère, et fuyez en Egypte, et n'en partez que je ne vous le dise. » Et Joseph, sans hésiter, sans questionner, sans murmurer, se lève, prend l'Enfant et sa Mère, et se retire en Egypte. O mystère admirable ! Ce pauvre artisan, seul avec une femme et un enfant, sans ressources, sans provisions, quitte un pays où il vivait de son travail, où il était connu, aimé, estimé, pour aller dans une terre étrangère où il ne connaît personne.

M. f., vous avez vu ces ouvriers ambulants qui cheminent sur nos routes, stationnant où ils trouvent de l'ouvrage, repartant quelques jours ou quelques heures plus tard, suivant les exigences du travail. Joseph s'en allait ainsi, osant à peine faire quelques haltes rapides parce qu'il avait hâte d'arriver au terme du voyage. Quelle arrivée !... En face d'une nature nouvelle, de spectacles inaccoutumés, d'habitudes inusitées, de visages inconnus, d'un monde étranger, le passé semble brisé et la vie suspendue... Personne n'attendait S. Joseph, nulle main n'étreignit sa main loyale ; il dut, comme au soir de Noël, aller de porte en porte, en quête d'un gîte passager qui lui permît d'attendre qu'il eût trouvé quelque part un humble atelier.

Et quand, de retour d'Egypte, il se fixa à Nazareth, sa maison ne se distinguait en rien des autres. Pauvre d'aspect, elle n'avait à l'intérieur ni luxe, ni confort. Meubles, linge, vêtements, nourriture, tout était simple. « Il manquait souvent des choses les plus indispensables pour le soutien de sa petite famille, rapporte S. François de Sales, ce qui peinait grandement son cœur bon et paternel ; et cependant il supportait amoureusement ces cruelles privations, bien qu'il en souffrît non pour un temps, mais pour toute sa vie. »

Et nous ? Etant chrétiens, nous devons être, comme S. Joseph, des détachés des biens de ce monde. Qui dira le nombre des péchés engendrés par cette faim dévorante des biens temporels ? « O âmes vénales et intéressées ! » s'écriait autrefois un païen. La vie de beaucoup de baptisés se réduit à cette conclusion : « Faisons notre fortune, augmentons nos revenus, amassons du bien ; du bien, si nous le pouvons, légitimement ; sinon, du bien à quelque condition que ce puisse être, et, aux dépens de tout le reste, du bien. » Voilà pourquoi ces terribles réprobations que les prophètes prononçaient contre ceux qui brûlaient d'une avare convoitise : « Malheur à vous qui joignez maison à maison, héritage à héritage ! Malheur à vous dont le voisinage pour cela même est redouté, et qui trouvez le secret de faire d'amples domaines ! Prétendez-vous donc habiter seuls au milieu de la terre ? » (Is., v).

M. f., si vous êtes favorisés des biens de la terre, qu'en vos mains ils se transforment en des œuvres de bienfaisance. Surtout, dégagez votre âme de leurs influences déprimantes ; évitez ce luxe extravagant, ces superfluités ridicules. A l'exemple de S. Joseph, pratiquez le détachement.

II. — *Pratique du détachement*

Or, ce détachement, vous le laisserez paraître par l'aumône : « Faites l'aumône. » (Luc, xi, 41). Un vrai chrétien sait se restreindre pour être plus généreux, et proportionne ses largesses aux besoins des malheureux et des œuvres qui sollicitent son secours. Et quand il se sent bien convaincu qu'un jour il entendra Jésus-Christ lui dire : « Venez, possédez le royaume qui vous a été préparé. J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger. J'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire. J'étais sans abri, et vous m'avez recueilli ; sans vêtement, et vous m'avez habillé ; infirme, et vous m'avez visité » ; quand il a bien compris que sa récompense sera d'autant plus belle qu'il se sera privé davantage, il ne calcule pas. Une fois le nécessaire accordé à l'entretien convenable de sa famille, au développement légitime de ses affaires et à la prévoyance de l'avenir, il distribue largement de son avoir aux œuvres religieuses et sociales (églises, écoles, patronages, bonne presse, orphelinats, dispensaires, etc.), afin de procurer l'amélioration matérielle, morale et religieuse de la société dans laquelle il se trouve placé.

N'est-ce pas S. Paul qui a écrit à Timothée : « Recommande aux riches de ce siècle d'être prompts à donner et à communiquer généreusement de ce qu'ils ont » ? (I Tim., vi, 18). Commentant ces paroles, Léon XIII précise : « Quiconque a reçu de la divine Bonté une plus grande abondance... des biens externes et du corps,... les a reçus non seulement pour son propre perfectionnement, mais encore pour les faire servir, comme ministre de la Providence, à l'avantage des autres. » (Ency. *Rerum Novarum).*

M. f., faites l'aumône afin que vous soyez les dignes enfants de votre Père qui est au ciel. Faites comme Celui qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, qui fait pleuvoir sur le champ du juste et de l'injuste. Y a-t-il rien de plus estimable ?

Si nous voyions un chrétien ainsi fait, nous verrions son âme reluire comme un soleil ; nous ne pourrions en envisager la beauté sans en être éblouis.

Car l'aumône mène à Dieu, à son pardon, à sa grâce. « Donnez l'aumône de ce que vous avez, et tout sera pur en vous. » (Luc, xi, 41).

Au vrai, en ces fêtes de Pâques, vous avez demandé l'absolution de vos fautes ; certes, par votre repentir vous en avez obtenu le pardon. Pourtant il reste une expiation nécessaire ; vous avez quelque

chose à faire pour réparer vos lâchetés, vos hontes, vos volontés coupables dans lesquelles vous vous êtes traînés pendant des mois, pendant des années peut-être. Par l'aumône Dieu vous offre le moyen de satisfaire à sa justice : est-ce que vous n'y consentiriez pas, et avec reconnaissance, et avec amour ? C'est au prorata de votre mise de fonds que sera réglé votre compte pour l'éternité. A vous donc de verser en aumônes un capital d'autant plus riche que vous en attendez de plus gros intérêts, et des intérêts éternels. Mais, « hélas ! ce sont les plus innocents et les plus saints qui donnent davantage, et les plus grands pécheurs se dispensent plus aisément d'un devoir si essentiel, ou l'accomplissent plus imparfaitement. Au contraire, que vos aumônes soient d'autant plus abondantes que vous avez plus de péchés à vous faire pardonner. » (Bourdaloue, 8e dim. ap. la Pent.).

« Ne vous contentez pas de laisser tomber sur la misère les rognures de votre prospérité. » (Eccl., XIV, 13). Oui, un mouvement du cœur en faveur de ces diverses inventions et industries de l'aumône en vue d'améliorer le sort des besogneux de tout genre.

Pères et mères, plantez dans la conscience de vos enfants ce premier de tous leurs devoirs : le dévouement envers le prochain. Apprenez-leur à avoir de la bonté pour ceux qui souffrent auprès d'eux, à diminuer leurs dépenses de fantaisie pour être en mesure de donner. Qu'ils ne soient pas, devenus grands, « de la troupe grisâtre de ceux qui croient pratiquer leur religion sans pratiquer la charité. »

M. f., donnez largement, donnez joyeusement. « Bienheureux celui qui a compris l'indigence de la pauvreté : au jour de l'infortune, Dieu le délivre, le garde, lui conserve la vie et, loin de le livrer à ses ennemis, lui donne l'éternelle félicité. » (Ps. XLI, 23).

LES SAINTS PATRONS

S. Benoît-Joseph Labre, Patron des pèlerins

(16 avril)

LE MODÈLE DES PÈLERINS

Mes frères,

M. Thiers, parlant à la Chambre il y a une soixantaine d'années, affirmait que le temps des pèlerinages était passé et qu'il ne reviendrait pas. Il se trompait. Aucune époque n'a compté d'aussi nombreux lieux de pèlerinage que la nôtre, et jamais le tombeau du Christ, ceux des Saints Apôtres et des autres saints, jamais les sanctuaires illustrés par quelque apparition du ciel à la terre n'ont reçu autant de visiteurs. Jérusalem et Rome, Lourdes et La Salette, Montmartre et Paray-le-Monial, Ars et Lisieux voient chaque année les pèlerins accourir par milliers. Et il n'est pas de diocèse, il n'est presque pas de canton même, qui ne possède quelque sanctuaire antique ou de date récente où sont heureux de se rendre les pieux fidèles de la région.

Je ne voudrais pas affirmer que tous ces pèlerins sont exclusivement conduits par des motifs de foi. Pour un bon nombre, peut-être, les pèlerinages ne sont que de pieuses excursions, qu'ils s'efforcent de faire avec tout le confort possible, pour se distraire et satisfaire leur curiosité. Mais la grande majorité, j'aime à le croire, est animée de sentiments plus surnaturels. La plupart de ceux qui vont en pèlerinage le font pour honorer Dieu, témoigner leur amour à la Sainte Vierge, leur confiance envers les saints, les remercier de faveurs obtenues ou en solliciter de nouvelles. Ceux-là ne sauraient, pour faire un bon pèlerinage, imiter un plus beau modèle que S. Benoît-Joseph Labre, qui voulut être pèlerin de profession et le fut de façon si complète, si pieuse et si mortifiée.

I

Il naquit le 26 mars 1748 à Amettes, petit village de l'Artois. Ses parents, Jean-Baptiste Labre et Anne Grandsir, étaient marchands merciers en même temps que cultivateurs. Benoît-Joseph fut l'aîné de quinze enfants.

Dès ses jeunes années il était si pieux et aimait tant les cérémonies de l'Eglise, surtout les fonctions d'enfant de chœur, qu'on le crut tout d'abord appelé au sacerdoce. Un oncle paternel, curé d'Erin, puis un oncle maternel voulurent l'y préparer en le prenant dans leur presbytère et en lui donnant des leçons. Tant que ces leçons avaient pour objet la Sainte Ecriture ou quelque sujet pieux, notre jeune latiniste y était attentif ; mais s'agissait-il de traduire un auteur profane, il n'y trouvait plus aucun intérêt.

Ce n'était point par paresse ni amour de ses aises, car déjà il menait une vie extrêmement pénitente, fuyant toute distraction mondaine, couchant sur le plancher et jeûnant fréquemment. Sa charité égalait sa mortification. Au cours d'une épidémie dont fut victime son oncle et parrain, l'abbé Labre, on le vit soigner les contagieux sans aucun souci de sa propre vie.

Dès cette époque se révèle sa vocation de pèlerin. Son bonheur est d'aller assister aux adorations perpétuelles qui à tour de rôle ont lieu dans les paroisses de la région et d'y passer de longues heures au pied du St-Sacrement. Il est non moins empressé à se rendre, malgré le mauvais temps et la distance, aux missions prêchées aux alentours et d'y écouter les grandes vérités de notre salut.

Ces grandes vérités, qu'il a déjà lues et relues dans les ouvrages du P. Lejeune, font sur lui une si grande impression que, pour sauver plus sûrement son âme, il décide de renoncer complètement au monde. Dans ce but il sollicite son admission dans plusieurs maisons de Chartreux ; mais la vie qu'on y mène n'est pas assez pénitente à son gré, il les quitte pour aller à la Trappe. Refusé à celle de Mortagne parce qu'il n'a pas l'âge requis par la règle, il est admis à celle de Sept-Fonts, où il demeure neuf mois sous le nom de Fr. Urbain et édifie toute la maison, comme il a du reste édifié tous les lieux où il a passé ou séjourné précédemment.

Malheureusement sa santé et surtout ses scrupules ne permirent pas de l'y garder. C'est alors, comme il le révélera plus tard à un religieux de Lorette, « qu'il sentit en lui une inspiration très sensible qui lui avait touché le cœur et par laquelle il était poussé à abandonner sa patrie, ses parents et toutes les commodités de la vie, pour embrasser le mépris de soi-même, le détachement complet de toutes les choses du monde, la pauvreté, la pénitence. » Pour répondre à cette inspiration, et avec les encouragements d'un saint prêtre qu'il ne nomme pas, il va entreprendre définitivement la vie de pèlerin et promener par tout l'univers le spectacle de ses vertus.

II

Il se rend d'abord à Paray-le-Monial et, y étant tombé malade, fait un assez long séjour à l'hôpital. Il prend ensuite le chemin de Rome. Il passe par Tarare, où les Capucins, le prenant pour un espion lyonnais, lui refusent l'hospitalité. Que de fois, sans doute, il lui faudra essuyer le même affront ! Il s'arrête à Dardilly, dans la banlieue de Lyon, où il est accueilli par le père du saint Curé d'Ars. Celui-ci racontera plus tard qu'il était né dans la chambre où avait été reçu l'humble pèlerin mêlé aux autres pauvres, et que, plus âgé et employé aux travaux des champs, il avait couché dans l'étable où Benoît avait reposé.

Des bords du Rhône, notre saint se dirigea vers Chambéry, où le souvenir de son passage a été conservé au couvent de la Visitation ; puis, pénétrant en Italie, il arriva à Chieri en Piémont à la fin d'août 1770. C'est de là qu'il écrivit à ses parents la dernière lettre qu'ils reçurent de lui ; il leur faisait connaître la nouvelle vie qu'il avait embrassée, les priait de ne pas s'inquiéter à son sujet et les assurait de ses ferventes prières. Puis il reprit sa route vers la Ville éternelle.

Avant d'y entrer avec lui, voyons-le cheminer dans son pauvre accoutrement de pèlerin, qui l'eût fait prendre pour un mendiant si la sainteté qui émanait de toute sa personne et la distinction de ses manières n'avaient tout de suite prévenu en sa faveur. Son costume se compose de sa tunique et de son scapulaire de novice, qu'on lui a laissés au sortir de la Trappe de Sept-Fonts. A ses épaules est suspendu un sac qui contient toute sa fortune, l'*Imitation de Jésus-Christ*, le Nouveau Testament et le Bréviaire, qu'il récite chaque jour. Il a sur la poitrine un crucifix, un chapelet à son cou et un autre dans ses mains. Il va d'un pas grave, priant toujours, sans être arrêté ni par la pluie ni par le grand soleil. Il évite les chemins fréquentés, pour ne pas être distrait par les conversations des hommes, et s'il fait la rencontre de mauvaises gens qui l'insultent ou d'enfants qui se jouent de sa profonde humilité, il supporte tout avec la plus grande douceur. Craignant de perdre son recueillement, il refuse un logement dans les hôtelleries, et il aime à prendre son repos et à dormir en plein air, dans une masure abandonnée ou dans le creux d'un rocher. Si une main charitable lui tend une aumône qu'il ne demande pas, il n'en garde que le strict nécessaire pour la journée et donne le reste aux pauvres.

Sur la route de Rome se trouvent Lorette et Assise. Benoît-Joseph ne manqua pas de s'y arrêter. Il aimait trop la Sainte Vierge pour ne pas visiter la Sainte Maison de Nazareth apportée à Lorette par les anges, et y prier longuement. Et il était lui-même trop épris de la sainte pauvreté qu'avait épousée S. François pour ne pas s'attarder quelques jours à Assise où ce saint avait vécu et où est son tombeau.

Le 3 décembre 1770, après une marche pénible à travers les montagnes pendant la saison pluvieuse, notre pieux pèlerin arrive enfin à Rome. Avec quelle piété il en visite les basiliques et les moindres sanctuaires ! Avec quelle ferveur d'enfant il s'agenouille aux coins des rues pour y vénérer les Madones, si nombreuses dans la ville des Papes ! Il est heureux, au temps de la Passion, de suivre le Chemin de la croix au Colysée. Enfin, il est si assidu dans les églises où à tour de rôle on expose le St-Sacrement, et il y passe de si longues heures, recueilli et comme en extase, que bientôt on ne le connaît plus que sous ce nom : « le Pauvre des Quarante-Heures. »

III

Toutefois, le moment n'est pas encore venu pour lui de demeurer définitivement dans la capitale du monde chrétien. Il la quitte après la fête de Pâques de 1771 pour reprendre sa vie de pèlerin. Il visite les divers sanctuaires d'Italie, le monastère de Saint-Blaise à Fabriano, où reposent les cendres de S. Romuald ; le mont Gargan, illustré par les apparitions de l'archange S. Michel ; Bari, où l'on vénère le corps de S. Nicolas ; Naples, si célèbre par le miracle de S. Janvier, dont elle conserve et le chef et le sang ; le mont Cassin et son antique monastère de S. Benoît ; Lorette et Assise surtout, où il ne se lassera pas de revenir prier.

Puis, par Tolentino, Subiaco, Ravennes, Turin, Vicence, où l'on conserve le souvenir de son passage, il retourne en France en 1773. Il remonte jusque Reims, berceau de la France chrétienne, va faire ses dévotions à St-Nicolas-du-Port, près de Nancy, à Notre-Dame de Gray, au Saint Suaire de Besançon, au Calvaire du Mont-Valérien, près de Paris ; il parcourt en les édifiant les contrées de l'Est et du Centre, sans pousser toutefois, et à dessein sans doute, jusqu'en sa région natale de l'Artois ; il vient à Moulins, où il fait un assez long séjour et qu'il quitte victime d'injustes suspicions. Il se rend en Espagne, à N.-D. de Montserrat et à St-Jacques de Compostelle, et en revient par Lunel, Carpentras, Arles, Aix, Marseille, Fréjus et Nice, comme l'attestent des traditions autorisées.

L'année suivante, ce sont les sanctuaires de Suisse et d'Allemagne qui sont le but de ses pérégrinations. N.-D. des Ermites à Einsiedeln, N.-D. de Mariensteín, Soleure où sont conservées des reliques de la Légion thébaine, Coblentz et bien d'autres lieux sans doute reçoivent sa visite et sont les témoins de ses ferventes prières.

Partout où il s'arrêtait, à la tombée de la nuit, il allait tout d'abord s'agenouiller devant la porte déjà fermée de l'église. Sa contenance modeste, sa prière, quelquefois son chant religieux attirait l'attention. Il ne demandait rien, et c'est pourquoi on a tort de le ranger au rang des mendiants ; mais l'aumône venait d'elle-même tomber dans son chapeau. L'hospitalité lui était offerte avant qu'il l'eût implorée. Une étable était le gîte qui avait ses préférences. Après qu'il y était enfermé, on l'entendait murmurer de longues prières, et le lendemain dès l'aube il reprenait son chemin, après avoir remercié ses hôtes par cette promesse qui plus d'une fois fut exaucée visiblement : « Dieu vous le rendra. »

Mais tant de voyages accomplis malgré les intempéries, les privations et les fatigues de toute sorte, finirent par épuiser sa santé déjà si chancelante. Rentré à Rome en 1774, il bornera désormais ses pèlerinages à la visite des sanctuaires si nombreux et si vénérables de la Ville éternelle. Il y passait toutes ses journées, et les nuits qu'il n'employait pas à prier agenouillé sur le seuil des églises, il se reposait couché dans les ruines du Colysée. Son unique repas n'était ordinairement que de la soupe, qu'il allait chercher à midi dans quelqu'une des communautés où l'on en distribuait aux pauvres. Une écuelle de bois qu'il portait toujours avec lui en était la mesure, et encore cette mesure fut-elle

réduite un jour, à cause d'une brèche que subit le récipient et qui ne permit plus de le remplir. Quand la soupe faisait défaut, des écorces de légumes ou des restes de salades qu'il ramassait dans les rues étaient toute sa nourriture, aussi le vit-on plus d'une fois défaillir, faute de n'avoir rien pris.

C'était sans doute le cas, le Mercredi Saint 16 avril 1783. Benoît assistait à la messe à Notre-Dame-des-Monts, son église préférée, quand il se sent pris de suffocation et obligé de sortir. Recueilli par les passants, on le porte dans une maison voisine, et le soir, à huit heures, après avoir reçu l'Extrême-Onction, le pieux pèlerin terminait son pèlerinage terrestre et s'envolait au ciel, tandis que dans tout Rome retentissait le cri : « Le saint est mort ! »

* *

M. f., Dieu ne nous a pas donné la vocation de pèlerin de profession comme à S. Benoît-Joseph Labre. Il en est encore qui se rendent à pied à Lourdes ou en d'autres sanctuaires, et plus d'une fois sans doute, vous comme moi, vous en avez vu venir, à la tombée de la nuit, vous demander l'hospitalité. Mais ils sont l'exception. Les pèlerinages d'aujourd'hui se font ordinairement de façon plus rapide et plus confortable. Si nous y prenons part, efforçons-nous cependant de leur conserver leur caractère religieux et d'en recueillir des fruits abondants, en en supportant généreusement les fatigues, en nous montrant bons et charitables envers nos compagnons de route, en les édifiant par notre piété, en demandant surtout, en même temps que les faveurs particulières que nous allons solliciter, la grâce d'accomplir et de terminer saintement notre pèlerinage terrestre, ainsi que l'a fait S. Benoît-Joseph Labre. Ainsi soit-il.

POUR LA FETE DE LA BIENH. MARIE DE STE-EUPHRASIE PELLETIER

(24 avril)

« TOUT EST POSSIBLE A CELUI QUI CROIT »

Dans son zèle ardent pour la conversion des pécheurs, S. Jean Eudes a fondé les Maisons de Refuge. Pour développer son œuvre et l'étendre à toute la terre, à l'heure providentielle, Dieu suscita une âme d'élite : votre bienheureuse Mère, mes Sœurs, la plus grande de vos bienfaitrices, mes enfants.

En ce jour anniversaire de sa naissance à la vie céleste, nous allons jeter un regard sur l'œuvre merveilleuse, étonnante, qu'elle a réalisée ici-bas, car c'est bien à elle qu'on peut appliquer la parole du Maître : « *Tout est possible à celui qui croit.* »

I. — *La jeune fille*

1. Le 20 octobre 1814, le Refuge de Tours ouvrait ses portes à une postulante, Rose-Virginie Pelletier.

Qui est-elle? Une toute jeune fille; elle a 18 ans; petite, brune, pleine d'aisance dans ses manières ; son maintien naturel et sans affectation est empreint d'une certaine noblesse ; sa physionomie expressive et son regard limpide laissent entrevoir toutes les impressions de son âme, la simplicité de son cœur et une sainte et enfantine candeur qu'elle gardera toute sa vie.

Enfant, sa nature vive, impétueuse, pleine d'entrain, s'échappait en saillies inattendues, et son cœur très aimant, bon pour les pauvres, répandait sur tous les siens des trésors de tendresse.

Plus tard, quand tous ces dons naturels d'intelligence, d'organisation, de volonté tenace et de générosité débordante, se seront développés sous l'action de la grâce, on dira de cette petite postulante, devenue la Révérende Mère Générale, « qu'elle a été une des femmes les plus remarquables de son époque, qu'elle eût été capable de gouverner un Empire, qu'elle était une vaste et ferme intelligence au service d'un grand cœur. »

2. Faut-il nous en étonner ? Non, car *elle vient de* l'héroïque Vendée qui, durant les heures si douloureuses de la Grande Révolution, a engendré tout un peuple de martyrs.

M. et Mme Pelletier, foncièrement chrétiens, pratiquaient une charité exemplaire. Plus d'une fois, ils donnèrent en cachette l'hospitalité à leur curé poursuivi par les révolutionnaires ; trop souvent ils furent témoins de scènes de sauvagerie qui ensanglantaient le pays et qui en même temps augmentaient leur confiance et leur attachement à l'Eglise.

Pour récompenser leur foi et leur dévouement, Dieu leur envoya, le 31 juillet 1796, leur huitième enfant, Rose-Virginie, ondoyée à la maison le jour même. Pour ces époux chrétiens, cette enfant était une grâce de choix dont ils ne purent jamais mesurer toute l'étendue.

Et dans ce milieu familial, l'âme de l'enfant recueillit en quelque sorte toutes les angoisses, toutes les espérances, tous les enthousiasmes, toute la foi intrépide et toute la charité héroïque de la Vendée.

3. Mais *que veut-elle* en se présentant au Refuge ? Elle veut être religieuse.

Depuis sa Première Communion elle y pense en secret ; puis elle le déclare ouvertement à l'une de ses maîtresses qui un jour lui dit : « Virginie, faites attention à vous, vous serez un ange ou un démon. — Moi, répondit-elle, je serai religieuse. — Avec un caractère comme vous en avez un ! Y pensez-vous ? — Je le sais bien, il faudra me briser, mais je serai religieuse. »

Mais elle veut être religieuse de Notre-Dame de la Charité. A Tours, dans la petite pension où elle complète ses études, elle entend parler du Refuge, où de bonnes religieuses travaillent au salut des âmes. La maison est à quelques pas du pensionnat, et un soir d'hiver, en cachette, elle s'en alla frapper à la porte du monastère pour parler à la Supérieure. Elle en revint toute joyeuse. Mais son absence remarquée lui mérita, ce soir-là, de dîner au pain sec et à l'eau. Peu lui importe ! Elle sait que le but poursuivi par les religieuses du Refuge correspond entièrement aux saintes aspirations de son âme généreuse.

Une amie d'enfance, devenue carmélite, dira : « Dans mes relations avec Rose-Virginie, j'ai toujours été frappée de son grand attrait pour le salut des âmes, surtout des plus abandonnées, de celles qui sont en danger de se perdre, tandis que moi je ne songeais qu'à m'enfermer dans un cloître pour prier beaucoup pour le même but. » — « C'est bien, disait Rose-Virginie, pendant que j'irai chercher les brebis égarées, vous serez mon Moïse, vous prierez bien pour moi qui combattrai dans la plaine afin d'enlever les âmes au démon. »

Et le rêve va se réaliser : le 6 septembre 1815, la postulante est admise à la vêture et prend le nom de Sœur Marie de Sainte-Euphrasie, et le 9 septembre 1817, elle prononce ses premiers vœux.

Dans la Congrégation, aux trois vœux ordinaires se joint le vœu de se consacrer au salut des âmes, et voilà ce qui fait tressaillir son cœur d'une allégresse ineffable. Elle vient d'être élevée à la dignité de coopératrice de Jésus-Christ dans son œuvre de miséricorde auprès des âmes malheureuses qu'il veut sauver.

II. — *La religieuse*

Et maintenant, *que devient-elle ?* Si nous ignorons ce qui se passe dans son âme au jour de cette consécration, nous voyons par ses actes qu'elle se donna tout entière, sans partage et sans retour. 25 ans plus tard elle dira à ses filles : « Oh ! que nous sommes heureuses d'être ainsi unies à notre Dieu !... Il n'y a rien de plus noble, de plus grand, que d'être enchaînées comme nous le sommes, d'une manière si étroite, à N.-S. Jésus-Christ. »

Tout entière à Notre-Seigneur, c'était en même temps être tout entière au service des âmes.

1. Malgré sa jeunesse, elle ne tarda pas à devenir *première Maîtresse* des pénitentes. Si elle se reprocha, dans le début, d'avoir été un peu sévère, elle apprit vite que le parfait gouvernement est dans la justice et la bonté. Ses exemples de bonté, d'obéissance à la règle, de délicatesse dans les relations, de douceur même lorsqu'elle est obligée de réprimander, lui gagnent le cœur de tous les enfants ainsi que l'estime et l'affection de ses sœurs.

2. Aussi le 26 mai 1825, bien qu'elle n'ait pas encore 29 ans, Sœur Marie de Ste-Euphrasie est élue *Supérieure* par la communauté tout entière.

Véritable épreuve pour cette humble religieuse qui n'aime rien tant que l'obéissance. Aussi elle ne retrouve la paix intérieure que lorsqu'elle a fait vœu d'obéissance entre les mains de son confesseur, vœu réglé avec une extrême sagesse.

Alors, confiante en Dieu, elle se met à l'œuvre avec courage.

Elle trouve parmi les pénitentes des âmes sincèrement converties et désirant embrasser la vie religieuse. Elle fonde *les Madeleines*.

Quelle bénédiction pour le Bon-Pasteur tout entier, qu'une institution pareille ! Et combien la Mère Pelletier a été divinement inspirée en allumant ce foyer ardent de prières, en ouvrant cette source intarissable de mérites accumulés par le travail, l'obéissance, la mortification, le recueillement ! Car, en se sanctifiant elles-mêmes, les sœurs de Ste-Madeleine offrent à Dieu l'expiation du péché et obtiennent la conversion des pénitentes.

Ces précieux résultats, c'est votre récompense, mes Sœurs, et c'est la gloire de votre Institut.

Puis, la Mère Pelletier améliore l'installation du monastère pour recevoir un plus grand nombre de pénitentes ; elle aurait voulu dilater la maison.

Survient la révolution de 1830. Le travail manqua, on fut sur le point de congédier une partie des enfants. Plusieurs postulantes effrayées se retirèrent. Mais le monastère n'en devint que plus fervent. D'ailleurs, malgré le malheur des temps, Mère Ste-Euphrasie ouvre une classe pour les orphelines, afin d'arracher aux dangers du monde et d'élever chrétiennement des jeunes filles abandonnées.

3. C'est à cette époque que Mgr l'Evêque d'Angers demande à la maison de Tours de fonder un Refuge dans sa ville épiscopale. La Mère Ste-Euphrasie en éprouve une joie inexprimable. Dieu semblait exaucer un de ses plus chers désirs : développer les Maisons de Refuge du Père Eudes.

Elle part à Angers avec cinq religieuses.

Le démon, prévoyant que ces saintes filles allaient lui arracher beaucoup d'âmes, semble s'acharner contre elles. La Mère Pelletier, dont la santé était déjà compromise, fut malade pendant tout le voyage. Par surcroît, le conducteur de la diligence était ivre, incapable de diriger son équipage. Il ne s'aperçut pas qu'il abandonnait la levée qui longe et domine la Loire ; les chevaux perdirent pied et la voiture, suspendue sur l'abîme, resta immobile, comme si une force invisible la retenait...

Les religieuses prennent possession de l'immeuble mis à leur disposition, mais n'y trouvent qu'un grand dénuement. Le déjeuner ayant épuisé les provisions de voyage, il ne restait rien pour le dîner. Apprenant leur détresse, M. le curé de St-Jacques leur fit porter son propre repas.

Les débuts furent extrêmement durs, car les sommes versées étaient insuffisantes pour subvenir aux frais d'achat et d'aménagement. « Nous étions si pauvres, dit la Mère Pelletier, que nous étions obligées de vendre des paquets de carottes pour acheter de la viande, et comme je n'étais pas habile à la couture, c'est moi qui faisais les paquets, et une pénitente amenée de Tours qui allait les vendre. Le soir, nous n'avions pour lumière qu'un peu de suif dans un verre cassé, du pain noir, de mauvais légumes, et souvent les religieuses se privaient pour que les pénitentes n'eussent pas trop à souffrir. »

Et au milieu de cette détresse, Mère Ste-Euphrasie savait entretenir la joie, la ferveur et la générosité.

Bientôt, sous son habile direction, la maison se transforme, et les curés de la ville, voyant la Mère Pelletier se dépenser avec un zèle et une intelligence si admirables, font des démarches pour la garder comme Supérieure.

Naturellement cette première démarche n'aboutit pas, et la Révérende Mère, après avoir eu la joie d'assister à la pose de la clôture et à la bénédiction du monastère, revint à Tours. La Maison d'Angers était fondée.

Deux ans plus tard, ayant terminé son second triennat de Supérieure à Tours, elle revient à Angers, à la grande joie des religieuses, des pénitentes, du clergé, et pour le plus complet épanouissement de cette maison.

4. *Supérieure d'Angers,* que fait-elle ? La maison fondée il y a deux ans languit et va à la décadence ; alors elle commence par réveiller les sympathies et rapprocher les bienfaiteurs qui l'avaient un peu abandonnée.

Bientôt, de divers points de la France, les vocations affluent d'une manière étonnante ; un an après son arrivée, elle comptait 17 novices. De tous les moyens pour les former, son exemple était le plus efficace. Il y a dans son regard une telle puissance, dans sa voix une telle expression, et dans son geste une telle autorité, qu'elle paraissait inspirée du ciel.

Dans la maison règne l'ordre, l'union, le parfait esprit religieux, un zèle brûlant pour le salut des âmes, si bien qu'un religieux prêchant une retraite à Angers, acquit la conviction que le Bon-Pasteur était destiné à jouer un grand rôle dans l'Eglise et se répandrait jusqu'aux extrémités du monde.

Femme de talent et de haute vertu, la Mère Pelletier était préparée par Dieu pour cette grande mission.

En un an, elle fonda quatre maisons : Le Mans, Poitiers, Grenoble, Metz.

Alors, une pensée surgit dans son esprit : elle est convaincue que le peu de développement de l'Institut du saint Père Eudes vient surtout de l'isolement dans lequel vit chaque monastère. Après deux siècles, il n'existait que onze Refuges. Elle est donc amenée au désir de créer une Maison-Mère avec une Supérieure Générale, et son évêque l'approuve.

Mais quand ce projet fut connu, ce fut une véritable lutte que Mère Pelletier dut soutenir.

Et d'abord, grand émoi parmi les Refuges : les monastères de N.-D. de Charité pensaient que la Supérieure d'Angers voulait les placer tous sous son autorité. Puis les Eudistes prennent fait et cause pour les Refuges. Les têtes se montent, on accuse la Mère Pelletier d'être une intrigante, une ambitieuse, pourrie par l'esprit de domination.

L'archevêque de Tours, croyant avoir encore quelque autorité sur les religieuses qu'il avait envoyées à Angers, veut les rappeler. Lui-même vient à Angers, accable la Supérieure de reproches et veut traiter la chose avec elle en secret. Alors se jetant à genoux la Mère lui répond : « J'écouterai avec soumission, Mgr, tout ce que Votre Grandeur jugera à propos de me dire. Mais ce sera en présence de mon évêque. Je veux qu'il soit témoin de tout, et si je mérite quelque blâme, qu'il le sache. »

L'archevêque dut reconnaître qu'il avait accordé une obédience en règle et n'avait plus aucun droit sur les religieuses envoyées à Tours.

Au milieu de cet orage, la Mère Pelletier gardait le plus grand calme ; d'ailleurs les évêques de Poitiers, Grenoble et Metz approuvaient ses désirs ; et pour s'assurer que le généralat était bien une inspiration du ciel, elle s'entoura de conseils sages, éclairés, elle fit prier sa Communauté tout entière. Dans sa confiance, elle osa dire à Dieu que s'il daignait lui envoyer des sujets nombreux et capables, ce serait pour elle le signe de sa volonté. Et Dieu soutint sa fidèle servante, non seulement en envoyant sans cesse d'excellentes vocations, mais en la comblant de lumières surnaturelles.

A côté des joies, les croix. La maison du Mans se sépare d'Angers.

L'archevêque de Tours, soutenu par les évêques ayant des Refuges dans leur diocèse, s'adresse au Pape pour sauver leurs maisons de l'emprise de la maison d'Angers.

Dans ce combat, jamais la Mère Pelletier ne consentit à se plaindre ni à répondre aux calomnies portées contre elle à Rome.

Le moment venu, — ce fut un jour d'Assomption, — elle écrivit au Cardinal-Vicaire, protestant de sa totale soumission au Souverain Pontife s'il voyait des obstacles à l'érection du généralat.

Cette lettre pesa d'un grand poids dans la balance auprès des cardinaux chargés d'étudier l'affaire. Et non seulement ils proclamèrent le Généralat de la maison d'Angers pour toutes les maisons qu'elle fonderait en France, mais pour celles qu'elle fonderait dans tout l'univers.

Et comme on rendait compte au pape Grégoire XVI des conclusions de l'assemblée des cardinaux : « Très Saint Père, il n'y a qu'un cœur et qu'une voix pour la Congrégation du Bon-Pasteur. — Et moi aussi, répond Sa Sainteté, je donne mon cœur et ma voix. »

Malgré cela, de nouvelles réclamations au nom des Refuges arrivaient à Rome. Alors le Pape demanda : « Combien y a-t-il de lettres contre la Mère Supérieure du Bon Pasteur ?

— Treize, Très Saint Père.

— Et que dit celle-ci contre ses accusateurs ?

— Rien.

— Alors, dit le Pape, la vérité est de son côté. »

Et il lui fit envoyer le Bref en date du 3 avril 1835. Grand et heureux événement, qui donne à la Congrégation comme Supérieur général un cardinal protecteur à Rome, fait de la Mère Ste-Euphrasie la Mère générale de toutes les maisons qui sortiront d'Angers, et garde à la Communauté cette unité d'esprit, de formation, d'activité, ce grand zèle d'apostolat qui va étendre son rayonnement à travers le monde.

Il est impossible de dire ce que furent les bienfaits du généralat. Chaque année la maison-mère s'accroissait du double des sujets qu'elle perdait par les fondations. Qu'il suffise de rappeler que de l'année 1833 à l'année 1868, la Mère Pelletier a établi, au milieu de contradictions et de difficultés inouïes, cent-dix monastères dont vingt-quatre à l'Etranger, sans compter onze maisons que différentes circonstances lui avaient enlevées ou détruites.

Italie, Belgique, Angleterre, Irlande, Ecosse, Allemagne, Autriche, Algérie, Egypte, Indes, Amérique virent alors des Refuges s'établir sur leur sol.

III. — *D'où venait son zèle ?*

Et maintenant, une dernière question. Où donc cette Bienh. Mère a-t-elle puisé cette ardeur, cette flamme, ce zèle dévorant pour le salut des âmes ?

Durant son noviciat, la maîtresse des novices, qui avait découvert les richesses de cette âme d'élite, avait dit : « Marie de Ste-Euphrasie fera un jour de grandes choses ; il y a en elle je ne sais quoi d'extraordinaire. »

1. Ce qu'il y a en elle, c'est *une foi éclairée et communicative*, qui inspire ses pensées, ses décisions, ses actes.

Pendant son noviciat, elle étudie à fond les Saintes Ecritures, spécialement les lettres de S. Paul. Elle se pénètre de la doctrine de sainte Thérèse et des grands maîtres de la vie spirituelle. Elle alimente sa foi de la contemplation des mystères de la vie de Notre-Seigneur. Dans ses épreuves, elle aime à se réfugier dans les plaies de Jésus sacrifié.

Son recueillement est tel que sa tenue à la chapelle est une réelle et efficace prédication. Malgré ses occupations chaque jour plus pressantes, jamais elle ne perd de vue la Présence divine ; elle est pour ainsi dire sans cesse en oraison, et lorsqu'elle revient de la Sainte Table, son visage s'illumine de clartés célestes.

Sa foi, elle veut la communiquer à ses Pénitentes. Elle sait que leurs plus grandes tentations sont ordinairement contre la foi et l'espérance. Alors elle les instruit et les encourage dans la confiance en la divine miséricorde.

Sa foi, elle la communique à ses novices. La Secrétaire écrira : « La fièvre ne la quitte pas depuis huit jours, mais elle ne cesse de tenir le noviciat. Elle se consume pour procurer à Dieu des âmes ferventes et consommées dans la vie intérieure. »

Et la Bienh. Mère pourra dire en toute vérité : « Oh ! quel noviciat fervent nous avons eu ! Quel progrès dans la perfection religieuse ! »

Et cette vie religieuse n'avait rien d'étroit, de mesquin ; tout y était large, ouvert, pratique, fécond en œuvres de sainteté.

2. Ce qu'il y a en elle, c'est *une foi intrépide*. Lorsqu'il y a des âmes à sauver, rien ne l'arrête.

Sans doute, elle est aidée par de nombreux et très généreux bienfaiteurs ; mais elle comptait surtout sur l'aide de Dieu.

Presque toutes les maisons ont commencé par l'indigence, les privations, les croix. Un exemple :

Arrivées à Grenoble à Noël pour relever un Refuge tombé dans le relâchement et la misère, les religieuses n'avaient ni lits, ni couvertures, ni bois pour se chauffer. Il leur fallut travailler pour gagner ce qui leur était nécessaire, et cette détresse dura six mois. Un an plus tard, la Mère générale était avisée qu'on allait renvoyer les religieuses à Angers. Alors elle écrit à Mgr de Grenoble, et pendant la messe de Minuit elle confie ses peines à l'Enfant-Jésus avec un abandon, une simplicité, une foi touchante. Plus tard on apprit que dans cette nuit, Mgr de Grenoble eut l'inspiration de ne pas signer le renvoi des Sœurs.

Certains penseraient peut-être que la Mère Générale était téméraire dans ses fondations multipliées. Non pas !

Quand elle voulait connaître la volonté de Dieu pour une entreprise, elle traitait l'affaire avec Notre-Seigneur dans la sainte communion, et une lumière éclatante se faisait dans son âme.

C'est ainsi qu'à l'heure où elle préparait le Généralat, après la sainte communion, au fond de son âme elle entendit cette voix intérieure : « Attends, tais-toi, prie, souffre, espère. »

Aux heures de périls, de besoins urgents, sa foi lui inspirait de généreuses pensées. Ainsi, en un jour de disette, de détresse grande, elle s'engageait, elle et la communauté, à faire chaque samedi une procession en l'honneur de la Sainte Vierge, à organiser des exercices expiatoires en l'honneur des Cinq Plaies de Notre-Seigneur et de Notre-Dame des Sept-Douleurs, et ce vœu fut prolongé pendant deux années. C'était en 1847. Les récoltes manquaient partout. Le Bon-Pasteur dépensait 3.000 fr. de farine par mois, et cette année-là, la somme fut plus que triplée.

Et comme les bénédictions divines abondaient dans la proportion même de la confiance, celle-ci grandissait sans cesse.

C'est ainsi qu'elle voulut que l'évangile de la multiplication des pains fût écrit en gros caractères sur la porte de la Dépense. Et plusieurs fois, spécialement les premières années, des multiplications surprenantes récompensèrent la foi intrépide de la Bienh. Mère.

Elle disait : « Nous sommes pauvres, nous avons de grands besoins, mais une Providence miraculeuse et merveilleuse veille sur nous. »

3. Ce qu'il y a en elle, c'est *une foi héroïque* devant les épreuves morales.

Qu'y a-t-il de plus douloureux pour une âme droite que de se savoir accusée, calomniée par ceux-là mêmes qui devraient être ses soutiens dans l'œuvre de Dieu ?

Ce qui a fait le plus souffrir la Mère Ste-Euphrasie, ce fut d'abord la lutte à soutenir contre les Refuges, contre les Eudistes, c'est-à-dire contre ses propres sœurs et les fils du saint Fondateur des Refuges ; contre l'archevêque de Tours et son grand-vicaire, c'est-à-dire ses supérieurs ecclésiastiques et ses premiers pères spirituels.

Il y eut là une sorte de duel pacifique, puisque de part et d'autre on priait pour ou contre le Généralat.

D'abord très sensible à ces contradictions, la servante de Dieu s'éleva au-dessus de toutes les attaques portées contre elle à Rome. « Je sais tous les mémoires envoyés contre moi, disait-elle. Ah ! j'aime mieux être l'accusée que l'accusatrice. Au dehors tout l'enfer se déchaîne, mais à l'intérieur coule un fleuve de paix. »

Mais ce qui lui fut un véritable supplice, ce fut l'attitude prise par Mgr Angebault, le nouvel évêque d'Angers, qui croyait être et voulait être le Supérieur général, malgré les instructions de Rome.

La Révérende Mère est obligée de se tenir sur ses gardes et de combattre les empiétements de son évêque. Alors elle devient l'objet de ses soupçons, reçoit des reproches immérités, subit des enquêtes et voit des mesures sévères prises contre sa Maison. Et sa peine est accrue par l'impossibilité d'éclairer son évêque, tellement attaché à ses idées qu'il croit rendre service au Bon-Pasteur en agissant ainsi. Et ces difficultés durèrent 26 ans...

A toutes ces peines la Révérende Mère répondait par une bonté exquise pour tous ceux qui la combattaient, faisant des neuvaines et célébrer des messes pour obtenir des jours meilleurs. « Peut-être, disait-elle à ses filles, Dieu a des desseins de miséricorde sur nous... Le Bon Père qui vient de vous faire la retraite me disait : « Mère, ces épreuves par lesquelles vous passez sont l'annonce de la visite de Dieu. »

4. Ce qu'il y a en elle, c'est *une foi entièrement soumise à la volonté de Dieu,* non seulement dans les souffrances morales, mais dans les souffrances physiques.

La santé délicate de la Mère Pelletier était depuis longtemps altérée. On peut dire que jamais elle n'entreprit de voyages pour visiter les monastères, sans avoir des vomissements affreux, des évanouissements prolongés.

Et ce fut ainsi pour ses deux voyages à Rome et son voyage en Allemagne.

Son voyage d'Angoulême faillit lui coûter la vie. A peine partie, la lourde diligence s'abattait sur le côté. On mit une demie-heure à dégager la Supérieure. Elle n'avait rien de grave en apparence, mais une contusion au côté dégénéra en tumeur cancéreuse, dont elle ne parla jamais à son médecin et qui aggrava sa maladie de foie.

Vers la fin de 1846, alors que les travaux et les épreuves minaient sa santé, une attaque de paralysie donna les plus grandes inquiétudes. Lorsqu'elle sortit de son assoupissement, sa première parole fut pour ses filles : « Vous êtes là, mes enfants ? Je pensais à vous toutes, j'étais si près de Dieu. Oh ! je croyais bien mourir ; il n'y a que vos prières qui m'ont ramenée à la vie. »

Dans ses dernières années, une fluxion de poitrine la mit aux portes du tombeau.

D'ailleurs les traces de cette maladie, les épreuves causées par les fondations, les peines morales qui meurtrissaient son cœur si délicat, jointes aux souffrances sans cesse grandissantes de la tumeur de son côté droit, achevèrent de ruiner sa santé.

Jamais une plainte ne s'échappa de ses lèvres. Elle cachait son état à la Communauté. Et quand on l'engageait à ne pas se lever de si bon matin : « Ah ! disait-elle, je n'ai d'autre consolation que de me lever pour faire la sainte communion, et vous voudriez m'en priver ! La sainte communion c'est ma vie. »

Le dimanche de la Passion, elle se fit conduire à la salle de communauté pour la récréation. Revenue

dans sa chambre, elle s'effondra dans un fauteuil en disant : « O mon Jésus, c'est la dernière fois que je vois mes jeunes filles ! Que votre volonté soit faite ! » Et elle renouvela jusqu'à sa mort cet acte de soumission absolue.

Le vendredi suivant, jour de la Compassion de la Sainte Vierge : « Quelle semaine de Passion, mes chères filles ! J'ai toutes les douleurs réunies. La Sainte Vierge veut que je sois près d'elle au Calvaire : *Fiat !* et je veux y mourir à l'heure qu'il plaira au Seigneur. Que la volonté de Dieu soit faite ! »

Quand elle reçut le saint viatique, la veille des Rameaux, après avoir renouvelé ses vœux, demandé pardon à sa Communauté et pardonné à tous ceux qui lui avaient fait quelque peine : « O Jésus, dit-elle, je vous offre ma vie, je vous donne mon cœur, je veux ce que vous voulez ; rien que votre sainte volonté ! »

Et le martyre qu'elle supportait devait encore durer trois semaines, sans que son abandon à la volonté divine se démentît jamais. N'avait-elle pas dit : « Je serre la volonté de Dieu sur mon cœur ! »

Et l'avant-veille de la fête du Bon-Pasteur, son âme partit vers Dieu d'une manière si douce et si paisible que personne ne put en préciser le moment.

Les religieuses et les enfants avaient du moins cette consolation que leur Mère entrait dans la joie et la paix du Seigneur, et que là-haut elle les aiderait plus encore que sur la terre. Elle le leur avait promis.

* *

En toute vérité, la Bienh. Mère Pelletier a été la femme admirable suscitée par Dieu pour le relèvement des âmes pécheresses du monde entier.

Elle a été l'âme privilégiée par les qualités naturelles nécessaires aux fondateurs d'Ordres, et plus encore par les dons surnaturels dont la Providence s'est plu à l'embellir. Mais ce qui fait incontestablement sa gloire, c'est la fermeté, la vivacité, la fécondité de sa foi ardente qui a illuminé et dirigé sa vie tout entière.

O Bienheureuse Mère, vous qui jouissez dans le ciel du bonheur des Elus, vous qui auriez consenti à en être privée pendant de longues années à la seule condition d'avoir près de vous la Sainte Eucharistie et des âmes à sauver, obtenez de la Bonté divine, pour vos filles, pour vos enfants, pour nous tous, cette foi ardente et conquérante sans laquelle on ne peut être les vrais disciples du Christ, notre Sauveur et notre Dieu ! Ainsi soit-il.

SERMONS POUR L'ASCENSION

I

LES EFFETS BIENFAISANTS DE L'ESPÉRANCE

Vado parare vobis locum.
Je vais vous préparer une place. (Jean, XIV, 2).

Mes frères,

Le jour qui vit se consommer la déchéance du genre humain en la personne de nos premiers parents, et où Dieu, après la sentence portée contre les coupables, fit entendre la promesse d'une rédemption, une douce vertu naquit : c'était l'espérance, avec son visage rasséréné et son regard dirigé vers le ciel ; et ce fut la seule fleur qu'Adam et Eve emportèrent du paradis terrestre pour la transmettre à leur postérité.

Depuis lors, fille du ciel, l'espérance habite la terre et elle chemine sur les routes de l'exil avec ceux des hommes qui n'ont pas rompu avec elle, et elle ne les quitte qu'au seuil de l'enfer, séjour de l'éternel désespoir, ou à la porte du ciel, séjour du bonheur sans fin qu'elle avait mission de ne pas nous laisser oublier.

Le ciel, c'est donc son triomphe, c'est l'aboutissement de son rôle.

Voilà pourquoi la glorieuse fête de l'Ascension s'offre à nous comme le couronnement de l'espérance et m'invite à vous entretenir de cette vertu.

Je ne vous en dirai pas l'objet ou les motifs. Les termes de l'Acte d'espérance que vous récitez chaque jour vous les rappellent assez. Ce sont ses effets bienfaisants que je vous exposerai.

I. — *Lumière*

L'espérance apporte d'abord la lumière à notre âme.

En effet, grâce à ce divin secours, nous savons quoi penser des vanités d'ici-bas. Nous comprenons la vie présente, elle a pour nous un sens : celui de préparer à une vie meilleure. Ce qui nous paraîtrait inexplicable avec un Dieu bon et compatissant, les épreuves, les souffrances, la mort, l'espérance nous en fournit la solution, puisque ce sont là des acheminements vers une félicité sans fin. Si le désordre semble régner en ce monde, l'harmonie sera rétablie au ciel. Les haines, les injustices, les violences, les attentats de toute sorte qui désolent notre pauvre humanité, seront vengés dans l'au-delà. Autour de nous, tout est incertain ; mais l'espérance nous donne la certitude que nous jouirons un jour d'une parfaite sécurité dans la paix éternelle.

II. — *Liberté*

Avec la lumière, l'espérance procure à notre esprit la liberté. Elle nous affranchit de la servitude que créent de trop fortes attaches aux choses terrestres.

Il est bien légitime assurément, le souci d'acquérir ce qui est nécessaire pour l'entretien de sa famille, pour des entreprises industrielles et commerciales, pour le développement des œuvres charitables et sociales. Au contraire, entasser avaricieusement dans l'unique but de posséder, concentrer sur l'argent tous ses soucis et toutes ses affections, c'est un pesant esclavage. L'espérance en délivre ou en préserve, si l'on consent à écouter les sages conseils qu'elle donne sur la caducité des biens temporels et les obstacles qu'ils mettent trop souvent au salut, sur le bon usage qu'il faut en faire pour sa propre sanctification, pour le soulagement des malheureux et pour les œuvres catholiques. N'oublions pas, comme on l'a dit, que les biens de ce monde doivent nous servir et non pas nous asservir.

III. — *Force*

L'espérance est aussi une force. Elle nous soutient dans les combats contre les ennemis de nos âmes. Ces ennemis, nous les trouvons partout où s'agitent les passions révoltées contre la loi de Dieu. C'est une guerre sourde et intestine, prenant toutes les formes et tous les moyens, et dont nous ne sortirons victorieux qu'à la condition de puiser dans

l'attente de la vie future un sentiment si profond du devoir que nous soyons prêts à lui tout sacrifier. Cette aspiration est un levier puissant pour la vertu, et l'expérience démontre à quel point elle est capable de nous conduire aux plus hauts sommets de la perfection chrétienne.

S. Paul a peint vigoureusement ces hommes qui étonnèrent les temps antiques par la grandeur de leur courage : « Ils ont vaincu les empires, s'écrie-t-il, ils ont fermé la gueule des lions, émoussé le tranchant des glaives ; ils ont connu les prisons, les fouets, les chaînes ; ils ont été contraints de se cacher ; ils ont été sciés, lapidés. Caractères magnanimes, ils souriaient aux opprobres, ils dédaignaient la mort. » Et d'où leur venait cette vaillance ? « De ce que, à travers l'avenir, l'espérance leur montrait la gloire dans une patrie meilleure. » (Hébr., XI).

Tous les saints ont été des âmes de grande espérance. De là ces hardiesses étonnantes, cette indomptable énergie qui les poussait à entreprendre des œuvres et à tenter des réformes réputées impossibles. De là, dans leurs luttes contre les personnes ou les choses, cette constance opiniâtre qui ne se laissait ni intimider par la menace, ni amollir par la séduction, ni arrêter par l'obstacle, ni abattre par l'insuccès.

IV. — *Consolation*

Plus que la lumière, la liberté, la force, l'espérance nous apporte la consolation.

Revenons à la promesse laissée par Dieu à Adam et à Eve que leur faute serait un jour réparée. Nulle parole n'a davantage remué le monde que celle-là. Soit qu'Adam, par une grâce spéciale, en ait aperçu le développement, soit qu'il l'ait interprété dans son sens naturel, il attendit un Sauveur et il transmit cette espérance comme une consolation à tous ses descendants.

De fait, il n'est pas un peuple qui n'ait partagé cette mystérieuse attente. — Ici, c'est la jeune femme qui avait été constituée gardienne d'une cassette, mais avec défense de l'ouvrir. Cédant à la curiosité, elle désobéit. Aussitôt, de la cassette sortent tous les maux, mais au fond reste l'espérance. — Là, c'est Prométhée. Il a voulu dérober son secret à la divinité. A l'instant même il en est puni : cloué sur un rocher, il a le cœur sans cesse rongé par un vautour. Toutefois, son supplice lui est rendu supportable par l'espérance d'un libérateur qui lui est promis. — Ailleurs, ce sont les accents des philosophes les plus en renom. En présence de la confusion qui règne dans les doctrines et des lacunes désolantes qui se produisent dans la morale, ils comptent sur celui qu'ils nomment « le Sage » pour dissiper les ténèbres et restaurer les mœurs. — Ainsi le vieux monde était un monde qui espérait.

Et le monde actuel ! Comme il a besoin, lui aussi, de l'espérance ! Le désarroi sévit de nouveau et plus que jamais dans les doctrines ; la morale est partout en déroute ; le terrain social ressemble à un volcan au sein duquel gronde la flamme. En cet état de choses, nous réclamons, à notre tour, la parole consolatrice dont fut remplie l'âme du genre humain, lorsqu'il expérimenta une première fois le malheur d'être infidèle à Dieu : « Vous aurez un Sauveur ! »

Nous savons quel il est. Les patriarches et les prophètes ont soupiré après lui pendant de longs siècles. Les désirs de sa venue ont composé la matière des refrains sacrés dont ils endormaient leur douleur. En paraissant sur la terre, ce Rédempteur a remis les choses à leur place : idées, mœurs, relations sociales. En même temps, par l'effusion de son sang, il a payé au Père le prix de la réconciliation. (Rom., V, 10).

De ce sang divin, de cette restauration sublime sont nées les nations chrétiennes. Elles ont grandi, elles ont conquis l'univers ; elles ont formé ce que l'on appelle le monde civilisé, tout rempli des témoignages de la vérité et de la bonté, tout constellé d'hommes de génie, tout fier de sa foi.

Hélas ! un souffle néfaste a passé sur l'esprit et les forces de ces nations. Il est plus violent et plus destructeur chez nous qu'en d'autres pays. Mais le Rédempteur vit encore : son Cœur est adoré le jour et la nuit sans interruption sous la coupole élevée par la France « repentante et dévouée. » Nous espérons !

V. — *Baume*

Enfin, l'espérance, qui rassérène dans les détresses publiques, est aussi le baume qui adoucit les infortunes privées.

De quelque côté que nous portions nos regards, nous n'apercevons ici-bas que des scènes de deuil. Pas un coin de terre d'où ne montent, à un moment ou à l'autre, des sanglots. Où est l'homme qui n'a jamais souffert ? Où sont les yeux qui n'ont jamais versé de larmes ? Le pauvre, dénué de tout, pleure au fond de son taudis. Le riche, parmi le faste de sa demeure, n'échappe ni aux infirmités précoces, ni aux dégoûts, ni à l'accablement de mortels ennuis. Qu'alors l'impie se révolte, qu'il blasphème, on ne saurait en être surpris : il ne croit pas à une vie meilleure.

Ces désespoirs sont ignorés des âmes qui ont l'espérance. Il en est d'elles comme de Jésus-Christ. « Quelle carrière que la sienne ! La douleur au commencement et la douleur au terme ; une étable, un atelier, une croix ; la nuit glacée de Noël, les sueurs obscures de Nazareth, les opprobres du Calvaire. Mais quel lendemain ! Le lendemain, c'est la pierre du sépulcre renversée, c'est le ciel ouvert ; ce sont les chœurs angéliques acclamant leur Roi dans le Crucifié de la veille. » (Lacordaire). Pour nous, chrétiens, aujourd'hui c'est la maladie, le chagrin, l'épreuve, les revers, les deuils. Mais nous avons la certitude que ces tribulations patiemment supportées deviennent fécondes ; Dieu les voit, Dieu les recueille, et entre ses mains elles se changeront bientôt, à notre avantage, en un poids éternel de gloire. (II Cor., IV, 17). D'ici là, en mêlant l'attente des joies futures aux douleurs présentes, l'espérance nous apporte la résignation, et même, dans une certaine mesure, le bonheur.

* *

Il s'est trouvé des rhéteurs qui n'ont pas craint de dire à l'homme : « Tu n'es que le produit fatal d'une force inconsciente et aveugle. Ne te préoccupe pas de savoir où tu vas : la question est insoluble. Jouis donc le plus possible, et ferme les yeux sur un avenir qui, pour toi, équivaudra au néant. »

Ils sont bien coupables ceux qui, par de semblables théories, s'efforcent d'enlever aux éprouvés de ce monde les consolations éternelles. En réduisant notre être à un pur assemblage d'éléments matériels, en ne semant dans les esprits que la négation ou le doute, ces exploiteurs du peuple insultent à la souffrance, en même temps qu'ils créent un immense

danger social. Leurs folles déclarations n'ont d'autre résultat que de pousser à tous les excès les malheureux qui les écoutent.

Mais vous, m. f., levez vers le ciel vos fronts et vos regards. Disciples de l'Evangile, vous savez, d'une façon positive, quelles sont vos origines et quelle est votre fin dernière. Créés par Dieu, vous êtes ses héritiers et les cohéritiers de Jésus-Christ (Rom., VIII, 17). Titres magnifiques, espérance glorieuse qu'il ne faut pas perdre de vue. Avec elle, vous pourrez envisager, l'âme sereine, les luttes et les dangers, subir toutes les tempêtes. Avec elle, au lieu d'imiter les insensés qui s'abandonnent, sans réflexion, au gré de leurs caprices, vous vous orienterez confiants sur l'océan de la vie, sûrs d'arriver au port, c'est-à-dire à cette place que le Sauveur est allé préparer à chacun de nous, en proportion de nos mérites ici-bas. Ainsi soit-il.

LES PERSONNAGES EVANGELIQUES

XCIX

LES BOURREAUX DE NOTRE-SEIGNEUR

I

Les mauvais traitements qui furent prodigués à Jésus pendant la Passion avec une rage inexprimable, commencèrent bien avant sa condamnation définitive. Les premiers bourreaux qui s'acharnèrent sur le Christ furent des gens de l'entourage du grand-prêtre Caïphe. En effet, dès que celui-ci eut hypocritement manifesté son indignation pour le blasphème qu'il imputait injustement à Notre-Seigneur, une scène odieuse se déroula. Plusieurs Sanhédrites, oubliant la gravité de leur ministère et l'impartialité de la justice, se ruèrent vers l'accusé et l'accablèrent d'ignobles outrages. Ils se mirent à cracher sur lui, en signe de mépris. Puis, par dérision, ils lui entourèrent la tête d'un linge, afin qu'il ne pût rien voir, et ils le frappaient à la figure en criant : « Christ, prophétise, et dis-nous qui t'a frappé ? » Rien n'était plus facile à Jésus que de les confondre : sa connaissance absolue de toutes choses restait entière ; mais il ne voulut pas se prêter à ce jeu sacrilège et resta impassiblement muet.

Une émulation de haine s'empara alors des serviteurs et des satellites qui se trouvaient dans la salle. Déjà, sans être blâmé, un valet avait eu l'audace de souffleter le prévenu, sous le prétexte faux qu'il aurait incorrectement répondu au grand pontife. Maintenant, ce furent les domestiques de tout rang et de toutes sortes, qui se jetèrent sur le Sauveur. En temps ordinaire, ils auraient été sévèrement châtiés, moins peut-être à cause de leur brutalité envers l'innocent que pour la hardiesse injurieuse avec laquelle ils osaient se mêler des querelles de leurs maîtres. Mais la fureur faisait oublier les distances. Les Sanhédrites ne s'offensèrent point de voir leurs domestiques se mêler à eux et accomplir avec eux une besogne de tortionnaires.

Un autre incident du même genre devait se produire peu après, lorsque Pilate, pour se débarrasser de Jésus, l'eut envoyé au tétrarque de Galilée, Hérode Antipas. Déçu par le mutisme de Notre-Seigneur, et outré de ne voir pas se produire le miracle qu'il avait espéré, le prince, lui aussi, perdit toute dignité. Suivant la coutume des pays orientaux, il était entouré de gardes armés, toujours prêts à exécuter ses ordres. Il ne craignit pas de descendre de son rang jusqu'à leur niveau, pour participer à l'humiliante bouffonnerie qu'ils complotèrent ensemble. Froissé dans son amour-propre, il chercha à se tirer d'affaire en présentant le Rédempteur comme un insensé. Puisque celui-ci s'était désigné comme le Roi d'Israël, il résolut de lui conférer ironiquement les insignes de la souveraineté. Il fit apporter, pour en revêtir sa victime, une étoffe blanche qui ressemblait à un manteau d'apparat. Il convient de remarquer d'ailleurs, en se référant à plusieurs récits de Tacite et de Flavius Josèphe, que, surtout dans les contrées du Levant, les rois, dans certaines cérémonies officielles plus importantes, paraissaient en public vêtus de blanc, ce qui prouve que l'Evangile est exact jusque dans ce mince détail, aussi bien que dans tous les autres. Lorsque Hérode fut fatigué de rendre au Messie ces narquois hommages, il lui fit reprendre ses vêtements habituels et le renvoya dédaigneusement à Pilate.

Quoique l'Ecriture ne raconte expressément que ces deux scènes cruelles du début de la Passion, il est bien probable que d'autres sévices furent infligés alors à Notre-Seigneur. Même de nos jours, où les mœurs sont incontestablement plus douces, une arrestation quelque peu mouvementée ne va pas sans brusqueries et sans brimades illégales. On devine dès lors que, soit à Gethsémani, soit durant les divers parcours qu'il eut à effectuer pour se rendre chez ses différents juges, le Seigneur fut maintes fois injurié et chargé de coups par la troupe brutale qui l'escortait.

II

Les choses devinrent pires encore une fois la condamnation prononcée. En règle générale, un arrêt de mort comportait, préalablement à l'exécution capitale, un autre châtiment que l'on appelait la flagellation. Cet usage était aussi bien suivi dans les provinces conquises que dans la capitale même de l'Empire, à cette différence près qu'à Rome on l'infligeait avec des verges, tandis qu'ailleurs on se servait de fouets, formés de plusieurs grosses cordes que terminaient des boules de plomb. Les coups ainsi portés étaient extrêmement douloureux ; bientôt la peau s'éraflait, se déchirait et le sang commençait à gicler. Beaucoup d'auteurs romains, parmi lesquels il faut citer Tite-Live, Quinte-Curce, Cicéron et Tacite, ont donné de la flagellation d'horribles détails. Elle pouvait être prescrite soit, comme nous venons de le dire, à titre de peine accessoire, soit comme unique punition. Suivant la loi juive, le nombre de coups était limité strictement, sans pouvoir dépasser un maximum de quarante. L'exécuteur était considéré comme responsable de tout sévice irrégulier, et, s'il dépassait le chiffre indiqué, devait être, à son tour, châtié de la même façon. Aussi, par crainte des conséquences d'une erreur involontaire, s'arrêtait-il habituellement après avoir frappé trente-neuf fois. C'était d'ailleurs bien suffisant, car la souffrance du patient était telle qu'il n'était pas rare de le voir succomber avant la fin.

Une fois de plus, lors de la Passion de Jésus, toutes les règles furent violées. Au lieu d'être une mesure disciplinaire conforme aux lois en vigueur, la flagellation devint un amusement barbare, et les soldats, sans être réprimés, accablèrent le Christ